

Séance publique du 22 mars 2010

Réception de Michel REYNIER

Eloge de Paul NAVARRANNE

Il arrive parfois des signes inattendus que l'on reçoit avec des sentiments mêlés, faits autant de conscience alarmée que de surprise heureuse.

Telle fut la première réaction de celui qui se trouve devant vous, face à la proposition qui lui était faite d'entrer à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Ces sentiments, aux reflets d'abord très contrastés, se sont apaisés depuis, grâce à l'amical accueil de votre Compagnie et du grand intérêt des séances du lundi qui offrent une manne toujours renouvelée dont l'esprit fait son miel ; apaisés aussi, grâce à la découverte de la personnalité de Paul Navarranne, auquel nous allons rendre hommage.

Auparavant, en ce moment solennel, permettez moi d'avoir une pensée pour ceux de ma famille qui sont disparus, parmi lesquels je citerai Jean Giroux, mon beau-père, ancien Doyen de la Faculté de Pharmacie, modèle de clairvoyance et de probité, qui fut membre de votre Académie.

L'héritage des valeurs morales de devoir et d'équité qu'ils m'ont transmis, est un bien précieux dont je leur suis reconnaissant.

Dans ce retour sur un passé toujours présent, je ne peux oublier ce que je dois à la rencontre de mon Maître Henri Laborit, Chirurgien de la Marine, dont les travaux en anesthésie, en réanimation et en biologie des comportements, sont bien connus. Il a été celui qui m'a formé à la culture de l'Arbre des Causes du monde vivant.

Je ne serais pas ici sans la bienveillante amitié du professeur André Savelli, amitié qui m'honore et qui m'est d'autant plus précieuse qu'elle s'est découverte sur le tard. Qu'il trouve ici l'expression de ma vive et amicale gratitude pour son parrainage, auquel il a apporté sa souriante persuasion auprès de vous.

A vous, chers confrères, je voudrais exprimer chaleureusement mes remerciements pour l'honneur que vous me faites de m'offrir ce nouvel engagement, en m'accueillant au sein de votre assemblée, au fauteuil du regretté Paul Navarranne.

La forte personnalité de Paul Navarranne (PN), dont le devoir m'incombe d'honorer la mémoire, offre un bel exemple de vie bien remplie. Celle-ci a été guidée par une éthique de pensée et d'action d'une exceptionnelle cohérence. Son parcours et ses différents écrits en apportent un témoignage éloquent et révélateur. Il est réconfortant de rencontrer quelqu'un qui s'exprime avec autant de clarté, et dont les actes soient en parfait accord avec ce qu'il dit.

J'ai eu la chance de connaître PN dans le cadre de notre Amicale des Anciens de Santé Navale et d'Outre-Mer, dont il avait créé la section locale du Languedoc-Roussillon en 1974.

Au cours de l'une de ces rencontres, il m'avait demandé un exposé sur les Pharmaciens-Chimistes de la Marine, que j'ai eu le privilège de présenter devant l'Académie.

J'ai surtout découvert PN à travers ses communications académiques ou ses publications en milieu associatif, et à travers les témoignages recueillis auprès de ses proches et de ses amis.

Je les remercie pour leur contribution, et je salue particulièrement ici madame Navarranne, son épouse, et Pierre Navarranne, son frère, professeur agrégé de neuropsychiatrie du Service de Santé de la Marine, membre de l'Académie du var ; je remercie également Pierre Vilain, son fraternel camarade de promotion à l'Ecole de Santé Navale, ainsi que Madame Charveriat, ancienne présidente de la section Languedoc de l'Association Nationale des Anciens et Amis de l'Indochine (A.N.A.I.) où, à ce poste, elle a pris la succession de Paul Navarranne.

Biographie de Paul Navarranne

PN est né en 1917 à Pau, ancienne capitale du Béarn. Fier d'être béarnais, il le revendiquait haut et fort. D'autant plus que son nom rappelle le rattachement passé de la province du Béarn au royaume de Navarre.

Son père était tailleur d'habits ; ce n'était pas un métier, c'était aussi et surtout un art. Ce père était revenu "grand blessé" de la guerre de 1914-1918.

A l'âge de 5 ans, Paul est confronté à l'épreuve irrémédiable du décès de sa mère.

Inscrit par son père au Collège des Pères de Bétharram, il donne vite les preuves de sa vive intelligence. Bon élève et bon camarade, sportif, il était très adroit de ses mains.

Son avenir paraissait tout tracé dans la voie de l'activité paternelle.

Mais, en 1930, à l'âge de 13 ans, une nouvelle épreuve lui est infligée avec le décès de son père. Il devient alors pupille de la Nation.

Dans le malheur, la famille resserre les rangs. C'est un oncle par alliance, du côté paternel, pharmacien à Capbreton, qui prend en charge les deux frères. Il cède même son officine pour venir s'installer à Pau.

Plutôt "voltairien" à l'égard des bons Pères, il place bientôt Paul et son frère au lycée de Pau. Là, Paul poursuit brillamment ses études secondaires, tout en pratiquant ses sports favoris, dont le rugby.

Le nouvel environnement familial, dominé par la personnalité de l'oncle pharmacien, va être déterminant pour l'avenir du jeune Paul, comme pour celui de son frère. Cet oncle devait être d'autant plus impressionnant qu'il portait probablement la blouse blanche, comme cela se pratiquait dans les officines au temps où des préparations magistrales y étaient encore réalisées.

Ayant fait ses études à Bordeaux, cet oncle connaissait l'Ecole Principale du Service de Santé de la Marine et des Colonies, connue sous le nom d'Ecole de Santé Navale.

C'est ainsi que Paul Navarranne devient "navalais" en 1938, après avoir passé le diplôme de PCB à Bordeaux, et préparé à l'Ecole Annexe de Rochefort, le concours d'entrée à l'Ecole de Santé Navale. Il gardera une affection et une reconnaissance profondes à l'égard de ses oncle et tante, qui lui ont "tenu lieu de parents", comme il le mentionne dans la dédicace portée plus tard sur sa thèse de doctorat en Médecine.

La guerre de 1939-1945 va constituer un nouveau coup de tonnerre dans la vie de PN. En 1940, en cours d'études, il est désigné comme médecin-auxiliaire au 25^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Cité à l'Ordre de la Division, il reçoit la Croix de Guerre.

Rappelé en septembre de la même année à Montpellier, où l'Ecole s'était repliée depuis juin, il y termine ses études et découvre dans le Languedoc, et à la Faculté de Médecine, celle qui deviendra la compagne de toute sa vie.

Il soutient sa thèse de Médecine à Montpellier en 1943 ; puis, la même année, comme ses camarades de promotion, il est envoyé dans un camp de prisonniers, en Autriche, aux environs de Vienne, pour la "Relève" des médecins du secteur civil, captifs depuis la débâcle de 1940.

Déjà là, au cours de cet épisode, l'humaniste va se manifester, comme il le rapporte dans ses souvenirs : "Notre action auprès des prisonniers français et étrangers, fut autant morale que médicale".

Dans ce camp, il s'oriente vers la chirurgie au contact d'un chirurgien autrichien, avec lequel s'était établie une estime réciproque. Il poursuit toute sa carrière dans cette spécialité, gravissant, par la suite, les échelons d'Assistant, de Chirurgien des Hôpitaux, et enfin, Professeur-agrégé du Service de Santé des Armées.

Dès 1946, ayant opté pour le Service de Santé Colonial, et après avoir suivi une formation à l'Ecole d'Application du Pharo à Marseille, il est nommé en Indochine, sur la côte du Sud-Annam, à PhanThiet, dans la Province de Binh Thuan, qui signifie "Province de la concorde paisible". Ce qui, à l'époque, était devenu un paradoxe.

Ce séjour de deux ans l'a profondément marqué ; il en a parlé avec beaucoup d'émotion dans un article paru en 1992 (Sillages et Feux de Brousse, tome II), soulignant la chance qu'il avait eue, en ces circonstances tout à la fois difficiles et exaltantes, d'avoir à ses côtés son épouse, elle-même médecin, qui, pour le suivre, s'était engagée comme Auxiliaire Féminin de l'Armée de Terre (AFAT).

A Phan Thiet, dans exercice de médecin et de chirurgien, PN a connu des épisodes dramatiques, liés aux événements ou bien à titre plus personnel, au cours desquels il a pu faire preuve de son courage et de son sang-froid ; comme, par exemple, le cas de ce légionnaire, dépressif et en pleine ébriété, qui se trouvait, avec un pistolet à la main, dans un bureau de l'hôpital, avec l'intention manifeste de se supprimer. Après avoir vainement tenté de le raisonner, et tout en étant directement menacé en raison de son essai d'intervention, PN n'a pu empêcher le malheureux de passer à l'acte. Mais, comme il le souligne dans son texte, il aurait pu trouver la Paix éternelle au "Binh Thuan", province pacifique.

Après l'Indochine, PN est nommé au Sénégal, à Dakar, de 1949 à 1952, chirurgien-résident à l'Hôpital Central et professeur à l'Ecole de Médecine de cette capitale.

Puis, reçu à l'Agrégation de Chirurgie du Service de Santé des Armées en 1952, le voici à Marseille, Chef de Service à l'hôpital Michel Lévy, et professeur à l'Ecole d'Application du Pharo.

De 1955 à 1961, il est affecté à Tananarive (Madagascar) comme Chirurgien-Chef de l'hôpital Girard et Robic (1955-1958) puis de l'hôpital Befelata (1958-1961).

À l'issue de ce long séjour, où son attachante personnalité fut très appréciée, le Ministre de la Santé, au nom du Gouvernement, le fait Chevalier dans l'Ordre national de la République Malgache, la plus haute distinction honorifique du pays. Dans sa chaleureuse allocution, il souligne, notamment, l'organisation "en symbiose" mise en place par Paul Navarranne, entre divers services, antérieurement trop cloisonnés.

Après son retour en France, à Marseille, où il retrouve ses fonctions antérieures, hospitalière et d'enseignement, il fait valoir ses droits à la retraite du Service de Santé des Armées, en 1962.

Il entame alors une carrière "civile" comme chirurgien de la Clinique Saint Louis à Ganges où il restera jusqu'en 1981. Parallèlement, il est Chargé de Cours de Chirurgie Tropicale à la Faculté de Médecine de Montpellier.

En 1973, il est élu Conseiller général de l'Hérault ; fonction dont il effectuera deux mandats.

La même année, il est élu membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, où il sera reçu officiellement le 28 janvier 1974, succédant au professeur Guyenot, Médecin Inspecteur Régional du Travail.

Il présentera une dizaine de communications à l'Académie ; il en deviendra le Président général en 1988.

En 1974, il crée la section Languedoc-Roussillon de l'Association des Anciens de Santé Navale et d'Outre-Mer (ASNOM) ; il en restera Président jusqu'en 1992.

En 1989, il accepte de prendre la présidence de la Section Languedoc de l'Association Nationale des Anciens et Amis de l'Indochine (ANAI).

Il était, par ailleurs, membre de plusieurs associations à vocation de bienfaisance.

Paul Navarranne a été accompagné dans sa dernière demeure le 9 décembre 2005, en présence de son épouse, de ses deux enfants, de ses cinq petits enfants et de toute sa famille, ainsi que d'une très nombreuse assistance, civile et militaire.

Il était Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire, Croix de Guerre 1939-1945 et titulaire de plusieurs autres décorations françaises et étrangères.

Les talents de PN

Homme de cœur et d'esprit, PN était également un homme d'action courageux, au caractère énergique et d'une grande délicatesse.

Il était apprécié aussi bien par ses amis que par ses adversaires. Il était foncièrement optimiste, ouvert à tout et à tous. Très structuré dans sa pensée et très maître de ses émotions, il était de ceux qui savent transformer une passion en désir qui sait attendre.

Sportif, il a pratiqué le rugby pendant ses années d'études ; dans ce sport, il a pu donner libre cours à son goût de la camaraderie, à son sens de l'équipe et à son esprit de service et de solidarité, qui se retrouveront par ailleurs dans ses nombreuses activités.

Ses communications et ses écrits publiés montrent qu'il avait un réel talent d'expression. Ici viennent à l'esprit ses communications devant l'Académie, sur Pauline Bonaparte, sur Eugène Jamot "un bienfaiteur de l'Afrique noire", ou sur "le rugby, école de vie ?".

Dans ses analyses sur la vie de ceux dont il avait choisi d'évoquer la mémoire, on devine que l'auteur se dévoile à travers la biographie qu'il explore.

La fréquentation de PN au travers de ses écrits et des témoignages recueillis, montre qu'il avait une puissante capacité à affronter les obstacles et à en résorber les difficultés. Il prenait les choses comme elles étaient et savait vouloir ce qu'il ne pouvait pas éviter. Il était armé pour le gros temps et paré pour encaisser les fortes déferlantes.

Son parcours est jalonné de circonstances particulièrement douloureuses et pénibles : deuils familiaux pendant l'adolescence, violences et destructions de la guerre, épreuve de la "Relève" en camp de prisonniers, auxquelles s'ajoute la confrontation avec les tranches de vie de ses affectations successives, à différents points de la planète et dans des environnements très divers.

Son tempérament et son caractère lui ont permis de surmonter tous ces défis et d'en sortir grandi. Comme l'a écrit Saint-Exupéry : "l'homme se découvre quand il se mesure à l'obstacle".

Les coups de butoir des épreuves et des expériences vécues par PN ont sans doute contribué à éveiller et à forger la remarquable conjugaison de ses talents ; ils expliquent la pluralité de ses engagements et sa capacité d'adaptation aux individus les plus divers et aux circonstances les plus imprévues.

*

* *

La découverte de sa personnalité révèle que, dans l'action, il alliait avec bonheur le regard et l'intuition du poète, l'habileté de l'artisan, le discernement et la générosité de l'humaniste.

Dans sa communication à l'Académie sur la vie et la poésie de Paul-Jean Toulet, il avoue clairement "qu'aimant très fort la poésie", il a lu très tôt les textes de ce poète béarnais ; il s'est intéressé aussi aux poètes de l'Outre-Mer : Victor Segalen, médecin de la Marine, sujet d'une communication à l'Académie en 1988 ; Léopold Sedar Senghor ou encore les poètes malgaches qu'il a rapportés dans la revue de Santé Navale et d'Outre-Mer.

Du poète, à la manière des "Synesthésies" de Victor Segalen qu'il a lui-même évoquées, PN avait à l'évidence la sensibilité multiforme, celle qui fait deviner l'intimité des êtres et des choses. Il en donne une brillante démonstration dans son récit sur "l'aventure caraïbe de Pauline Bonaparte" à l'île de Saint-Domingue en 1801-1802, présentée dans une communication à l'Académie en 1975.

Ici, le poète rejoint l'humaniste. Il nous offre les portraits de deux Pauline : l'une, lorsqu'elle est encore à Paris, insouciant et frivole, fantasque, imprévisible dans ses caprices ; l'autre, la femme dévouée, faisant l'admiration de tous par la présence et la détermination qu'elle apporte au service de ses compatriotes du Corps Expéditionnaire napoléonien, victimes de la fièvre jaune, chaque jour responsable de nombreuses morts. PN nous fait littéralement assister à la métamorphose de Pauline Bonaparte.

La sensibilité poétique de PN se trouvait renforcée par la générosité de son humanisme.

Générosité exprimée, au-delà de l'acte technique du chirurgien, par la prise en charge du patient dans toute sa dimension humaine, avec un accompagnement moral et affectif qui répondait à l'interrogation, souvent anxieuse et angoissée, du malade qu'il allait opérer.

Voici comment lui-même rapportait l'une des attentions qu'il réservait à ses opérés : "Je pense à ma modeste tâche de chirurgien hospitalier outre-mer. Imitant en cela mes anciens et mes maîtres, j'avais appris un peu de vietnamien en Indochine, à Dakar quelques phrases de ouolof, à Tananarive des expressions malgaches, pour pouvoir communiquer avec mes malades autochtones, au-delà de gestes, de regards et de sourires, par des mots, pour leur donner confiance".

Son attention, PN l'exprimait aussi à l'égard de son personnel.

A propos de l'équipe qui l'entourait en Indochine lors de sa toute première affectation (1946-1948), et après avoir rappelé les difficultés de la tâche à ce moment-là, il écrivait ceci : "j'avais la chance d'être à la tête d'une admirable équipe d'infirmières Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre (AFAT), compétentes, dévouées, intelligentes, solides au physique comme au moral : qualités appréciables en de telles circonstances".

Dans sa communication à l'Académie sur Eugène Jamot, médecin colonial, diplômé de la Faculté de Montpellier, on le sent fraternellement lié à celui-ci dans le combat qu'il avait mené contre la maladie du sommeil en Afrique noire ; on le sent proche de lui également, dans la sympathie qu'il exprime à son égard, au moment de la disgrâce momentanée de Jamot, lorsque ce dernier crie sa souffrance sous le poids de l'injustice dont il est l'objet de la part de sa hiérarchie ; proche de lui également, quand il évoque le retour du "loueur qui va magnifiquement réagir" en reprenant son combat en A.O.F. contre la mouche tsé-tsé et le trypanosome.

Paul Navarranne se reconnaissait certainement en cet Ancien du Service de Santé Colonial, homme énergique, travailleur, bienveillant mais exigeant, courageux, toujours au service d'autrui.

Son humanisme, PN l'exprime encore en 2001 ; lors de sa communication sur l'accompagnement du mourant, où il défend l'intérêt des soins palliatifs lorsque ceux-ci allient "technologie médicale et sollicitude humaine".

Chez PN, on retrouve toujours l'expression conjointe des élans du cœur et des voix de la raison.

Il a mis tous ses talents au service des causes qui dépassaient sa propre personne et qui représentaient un bien commun, un idéal, autour duquel les autres pouvaient se reconnaître et se rassembler. Il avait la passion de l'intérêt général.

Il s'est particulièrement attaché à faire connaître l'œuvre sanitaire et humanitaire du Service de Santé Colonial au sein duquel il a exercé sa profession pendant près de vingt ans. Ce fut l'objet d'une de ses communications à l'Académie en 1981.

Avec conviction, il n'a pas cessé de rappeler et d'exalter cette œuvre menée outre-mer par les médecins militaires qui en furent chargés pendant plus d'un siècle.

Lui-même faisait partie de ces médecins coloniaux, dont François Jacob, Prix Nobel de Médecine, a écrit que "beaucoup d'hommes leur doivent beaucoup".

Culture et exercice d'une éthique

Tout au long de son parcours, PN aura illustré les préceptes qui s'attachent à **l'esprit d'équipe** dont il exposait les vertus dans son ultime communication à l'Académie en 2003, où il analysait la valeur du "jeu de rugby comme école de vie".

Il rappelait que, jeune adolescent, il était "assez individualiste, personnel, plutôt content de lui et de caractère un peu difficile". Il ajoute plus loin : la pratique du rugby (...) m'a appris la solidarité avant tout, le goût de l'effort gratuit et surtout l'esprit d'équipe avec une certaine humilité...".

Et il poursuivait : Le chirurgien, comme le rugbyman ne peut rien faire seul : la chirurgie est un travail d'équipe...Et si j'ai pu réussir à constituer des équipes homogènes, solidaires, efficaces et amicales, c'est sans doute parce que le rugby m'avait donné cet esprit d'équipe indispensable que j'ai conservé tout au long de ma carrière et de ma vie".

Ses écrits, comme ses actes, montrent que l'esprit d'équipe l'inspirait et lui faisait discerner **l'enjeu symbiotique** qui donne à toute action, sa pertinence et son efficience.

Enjeu qui est de trouver dans la diversité des relations humaines et des contraintes matérielles de toute situation, le terrain de rencontre où se conjuguent les concordances les plus ramifiées, d'où peut émerger une alliance dynamisée par leurs synergies ; terrain de rencontre où l'on essaie de "ponter tous les disparates possibles par des liens harmoniques". (Michel Serres).

Avec la conscience de cet enjeu, chacun trouve sa dignité dans l'effort qu'il déploie pour t répondre.

Et, à l'image du savetier de la fable, il y trouve aussi sa joie et sa liberté.

PN y aura mobilisé ses talents professionnels de poète et d'humaniste, "avec élégance, avec fidélité et avec courage dans les moments difficiles" comme le soulignait le professeur René Baylet dans son allocution nécrologique.

Avec son intuition, son habileté, jointes à la ferme détermination qui l'habitait et à l'authenticité de son implication personnelle, PN tissait des liens et créait un climat de motivation et de conciliation au sein des groupes qu'il animait.

Il leur donnait ainsi une âme qui contribuait à leur rayonnement et à leur force.

Jean Raspail, dans "le Camp des Saints", l'a bien exprimé : "A l'échelle des nations, des races et des cultures, comme à celle de l'individu, c'est toujours l'âme qui gagne les combats décisifs".

Dans le jeu des relations familiales, professionnelles ou sociales, PN a montré que l'esprit d'équipe peut être une des clés du "vivre ensemble". Il a donné la preuve que l'engagement de soi, l'écoute de l'engagement d'autrui, en s'efforçant de comprendre, d'anticiper et de s'effacer devant l'enjeu commun, sont les leviers d'une éthique de l'action et des comportements qui s'y rattachent.

Chez PN, la culture et l'exercice d'une telle éthique reflète la structure très coordonnée de sa personnalité et, conjointement, se trouve en parfaite concordance avec le message chrétien dans lequel il avait une foi profonde.

Les préceptes de cette éthique ne rejoignent-ils pas les pouvoirs symboliquement attachés à l'anneau du conte de Nathan le Sage, que le Doyen André Gounelle rappelait dans sa communication sur le dialogue des religions ?

*
* * *

"Un être qui disparaît, c'est une leçon qui se dégage", disait PN en 1874, dans son discours de réception, citant lui-même son prédécesseur, Edouard Guyenot.

A travers l'exceptionnelle cohérence qu'il a manifestée dans sa pensée et dans son action, le bel exemple de PN montre que les aléas de la vie, les confrontations aux épreuves rencontrées, les adaptations et les apprivoisements suscités, sont des pierres avec lesquelles s'édifie une existence, à condition d'en assumer le prix à payer.

En conclusion de ce respectueux hommage, PN apparaît comme un grand témoin sous le signe du caducée. Il aura, en effet, illustré la double signification qui s'attache à ce symbole :

Il fut disciple d'Esculape, dieu de la Médecine⁽¹⁾ et il fut aussi disciple de Mercure (Hermès chez les Grecs), dieu de l'éloquence, messenger des dieux et porteur du caducée⁽²⁾, symbole de la concorde et de la paix.

Hermès fut également l'inventeur de la lyre à 9 cordes, instrument avec lequel, nous dit Michel Serres, "on peut composer mille langages, autant de musiques et de chants (...) et trouver une infinie d'inventions".

PN fut une attachante et digne personnalité.

Face aux épreuves rencontrées, il n'a jamais cessé d'exprimer une active et rayonnante sagesse.

Il a toujours essayé, dans la plénitude de ses talents, d'interpréter la partition d'une alliance en symbiose, qu'il composait sans relâche sur sa lyre à 9 cordes.

C'est un honneur pour moi d'être appelé à lui succéder.

NOTES

(1) Esculape, dont le bâton, entouré d'un serpent et surmonté d'un miroir, reçut le nom de "caducée", par confusion administrative en 1879.

(2) Caducée : attribut d'Hermès, formé par une baguette enlacée par deux serpents et surmontée de deux ailes.

Réponse du docteur André SAVELLI

Monsieur,

Nous nous sommes rencontrés sur des chemins de crête, évitant sur les drailles la pierraille assassine, n'ayant pas l'assurance de l'ânesse de Stevenson malgré nos alpenstocks. De la Camargue aux Cévennes, de Saint-Gilles à Saint-Guilhem le Désert, Montpeyroux, le Pic Saint-Loup, quels paysages somptueux ! Et rentrant un jour d'un parcours agréable dans les vignes de Lavérune, entre le château de L'Engarran et les senteurs du café Vabre, nos semelles ont craqué en même temps, s'ouvrant largement – grand rire à la Dubout – vite contagieux pour nos camarades. Nous avons persisté à battre la semelle avec notre groupe – beaucoup sont là ce soir – et j'ai découvert en vous un vrai savant. Permettez moi maintenant d'accomplir mon très agréable devoir de parrainage.

Vous êtes né un 25 mars 1934 à Eymet, village de Dordogne situé entre Bergerac et Marmande, déjà haut lieu du foie gras périgourdin et traversé par le Dropt où vous avez appris à nager. Votre père, ancien interne des hôpitaux, pharmacien d'officine à Eymet, a servi pendant 43 ans, comme ses confrères de l'époque, de premier recours d'écoute et de conseils, avant les préparations magistrales prescrites par ses amis médecins. Votre grand-père paternel, originaire de la région de Duras, en Lot et Garonne, exerçait déjà la pharmacie d'officine au Mas d'Agenais. Votre mère élève six enfants dont vous êtes l'aîné. Vous avez trois sœurs, dans les arts ménagers et le secrétariat, et deux frères, l'un ingénieur des arts et métiers, l'autre agronome à Montpellier, tout comme votre grand-père maternel, originaire de l'Île de Ré, mais formé à Grignon.

Et s'est déroulée à Eymet, dans cette ambiance familiale idéale, une enfance particulièrement heureuse, perturbée cependant par la guerre et les incursions allemandes. Vous accomplissez de solides études primaires dans l'unique multi classe du village. Vous aidiez le maître, à sa demande, à alphabétiser les plus jeunes, parfois à coup de règle. La première partie des études secondaires se déroule aussi solidement, en internat chez les marianistes du collège Fénelon à Rochelle. Elles se prolongeront dans leur lycée Grand Lebrun à Bordeaux, ville réputée, entre autres, pour son Ecole de Santé navale. Toujours dans les trois premiers, de nombreux prix d'excellence jalonnent ce parcours jusqu'au bac philo, ne vous empêchant pas de pratiquer le football, le tennis, la voile et, plus tard, la plongée sous-marine.

Votre situation d'aîné de famille nombreuse vous incite à entrer à l'Ecole annexe de l'hôpital maritime de Rochefort, préparatoire à Santé navale de Bordeaux. Puis vous intégrez cette grande Ecole, sur concours, en 1953, vous maintenant major de votre promotion de navalais. Vous obtiendrez votre diplôme de pharmacien en 1957, lauréat de la Faculté mixte de Médecine et Pharmacie de Bordeaux, déjà licencié en sciences, biochimie, chimie et physiologie générales. Après l'Ecole d'Application, vous êtes affecté au Service de biologie clinique de l'hôpital maritime de Lorient. Au bout d'une année, en 1959, vous devenez assistant du Docteur Henri Laborit, au Laboratoire d'Eutonologie de l'Hôpital Boucicaud à Paris, puis sur

concours, assistant de biochimie au Centre d'études et de recherches biophysiolgiques appliquées à la Marine et que dirigent toujours Henri Laborit et Pierre Morand, à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon.

Et pendant cinq ans, tant à Paris qu'à Toulon, vous allez travailler auprès de votre cher Maître, Henri Laborit, chirurgien de la Marine, prix Albert Lasker – le Nobel américain – pour avoir inventé et développé l'anesthésie potentialisée, puis la prévention et le traitement des états de choc. Cela permet, depuis, de sauver les blessés de guerre et les accidentés de la route : ils mouraient plus souvent du choc traumatique que des blessures initiales. Ces travaux de votre maître, Henri Laborit, l'avaient conduit à a découverte, en 1952, du premier psychotrope neuroleptique, la chlorpromazine ou Largatil, utilisé pour la première fois au monde par mes maîtres du Val de Grâce. Ce produit a transformé la psychiatrie asilaire et ouvert les approches psychothérapeutiques des psychotiques. Henri Laborit a également jeté les bases de la réanimation métabolique et hydro électrolytique, ce qui nous permet d'être opérés en plus grande sécurité. Il développe aussi le concept " d'inhibition de l'action" après étude des réactions biologiques de l'individu face aux agressions. L'illustration de ces comportements a fait l'objet d'un film d'Alain Resnais "Mon oncle d'Amérique", prix spécial du jury de Cannes en 1980. Et j'aime à rappeler, malgré votre modestie, qu'une grande partie de ces recherches, d'ordre métabolique, vous sont communes. Je tenais à le préciser.

Entre temps, vous avez épousé, en 1963, Jeanne Giroux, également pharmacien, tout comme sa mère et son père, enseignant puis doyen de la Faculté de Pharmacie de Montpellier. Il fut membre de notre Académie sur le XIII^e fauteuil au sein de la section des Sciences, de 1967 à 1077. Votre charmante femme vous donnera quatre enfants ; elle prendra le temps, lors de votre séjour à Paris, de présenter le concours de médecine et d'obtenir son doctorat à la Faculté du Kremlin-Bicêtre. Au retour de votre famille à Montpellier, elle y exercera dix années.

En 1964, vous êtes réclamé par le professeur Hugo Theorell, prix Nobel de médecine, dans son département de l'Institut Karolinska de Stockholm. Il initiera vos recherches de doctorant pendant deux ans, sur le rôle biologique de l'alcool déshydrogénase du foie. A votre retour de Stockholm en 1966, spécialiste de recherche en biochimie, sur concours, vous êtes nommé chef du Laboratoire de biochimie du Centre d'études et de recherches biophysiolgiques de la Marine à l'Hôpital Sainte-Anne de Toulon. Vous soutiendrez en 1969, à Lyon, votre thèse de doctorat d'état de bio-chimie.

En 1970, vous êtes demandé à la direction de la Division de biophysique du Centre de recherche du Service de Santé des armées, situé à a fois, à l'Institut de biologie physico-chimique de Paris et à l'hôpital du Val de Grâce, et dirigé par le professeur Pierre Douzou, mon brillant camarade de promotion. Professeur de biochimie au Val de Grâce, membre de l'Institut, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Pharmacie. Pierre Douzou, votre second maître, dirigera certaines unités spécialisées de l'INSERM, puis de l'INSERM INRA, avant d'être nommé Président directeur général de l'INRA. Savant pharmacien chimiste des armées, reconnu par le prix Pelan, il était nobélisable avant sa mort prématurée. Je tiens à préciser que vous avez toujours été choisi, pour vos affectations et votre travail, par deux savants nobélisables et un prix Nobel. Ils appliquaient tous trois cet

axiome d'Anaximandre, repris par Michel Serre : "La science, c'est de ne pas croire ce que tout le monde croit". Un retard dans le projet de création d'une unité de recherche que vous deviez diriger dans le nouvel hôpital du Val de Grâce, non encore terminé, vous conduit à refuser un poste d'attente à Grenoble. Et c'est ainsi que s'achève votre brillant parcours de pharmacien chimiste des Armées à cinq galons panachés.

Vous intégrez alors, en 1972, l'Industrie pharmaceutique. Nouvelle carrière où vous allez assurer la direction des Services de recherches pharmacologiques et toxicologiques des Laboratoires Roger Bellon, pendant quatre ans, à Alfortville. En 1976, vous êtes promu directeur général et pharmacien responsable de l'Institut de biopharmacie Rhône-Poulenc à Antony. Il regroupe l'ensemble des services de développement des filiales pharmaceutiques de Rhône-Poulenc, Spécia, Théraplix, le Centre de recherche de Vitry, Roger Bellon et Pharmuka, et comprend la pharmacotechnie, l'analyse physico-chimique et biologique et la pharmacocinétique. En 1984, vous devenez directeur à la Direction générale des recherches et des développements Rhône-Poulenc-Santé à Courbevoie. Enfin, en 1985 et jusqu'à votre retraite en 1990, vous assurez la Direction pharmaceutique du Laboratoire Roger Bellon, Société du groupe Rhône-Poulenc à Neuilly-sur-Seine, revenant ainsi à la maison mère où vous aviez débuté dans l'industrie : la boucle était bouclée.

Ces postes de haute responsabilité vous ont permis d'exercer la coordination opérationnelle, fonctionnelle et relationnelle d'un grand ensemble de services pharmaceutiques. Et ce, pour le plus grand bien des hommes que nous sommes, n'ignorant plus, depuis Louis Juvet dans Knock, que la maladie nous guette dès la naissance. Vous retournez alors vivre à Montpellier où votre famille s'était installée en 1983. Vous n'avez que 56 ans en 1990. Henri Laborit se sentant fatigué, vous avait demandé d'assurer la supervision de son laboratoire à l'Hôpital Boucicaut, dont le financement devait cesser en 1995 à l'extinction des brevets. Et pendant cinq années, jusqu'à la mort d'Henri Laborit, bénévolement, vous allez régulièrement monter à Paris, essayant de maintenir son Laboratoire à flot, sachant qu'il ne survivrait pas à son créateur.

Aussi dès 1991, vous acceptez les propositions d'un important industriel pharmaceutique marocain de Casablanca. Il fabriquait sur place les remèdes européens pour le marché local et souhaitait développer sa propre gamme. Débute alors la troisième partie de votre vie professionnelle, celle de l'exportation de votre savoir-faire au Maroc. Depuis bientôt vingt ans, vous conseillez cet industriel pour la recherche et le développement des médicaments, vous coordonnez les travaux des équipes marocaines galéniques, analytiques et médicales, et vous assurez les relations entre la Faculté de Pharmacie de Montpellier et le Maroc, liées par un contrat de coopération. Cela vous oblige à plusieurs déplacements annuels. Et ce Laboratoire marocain, grâce à vous, est la seule grande entreprise qui réussisse sur place dans la recherche appliquée. Ainsi deux brevets ont-ils été déposés : un antispasmodique soluble, plus rapidement efficace (que j'ai essayé avec succès) et un anti-inflammatoire mieux supporté sur le plan digestif, dont vous êtes l'initiateur et le maître d'œuvre. "Le hasard ne sourit qu'aux esprits qui s'y sont préparés" disait déjà Pasteur.

Vos travaux, une centaine, se situent dans le domaine de la biochimie expérimentale et clinique, et celui de la recherche et du développement pharmaceutique. Je n'en citerai que les grands titres, car la plupart d'entre nous et je m'inclus, n'y comprendraient pas grand-chose :

- Un certain nombre aborde l'épargne azotée, le métabolisme et l'alimentation lipidique par voie veineuse et l'intérêt de la carnitine en réanimation. Vous rapportez ces résultats au Congrès d'Anesthésiologie nationale de Montpellier en 1961.
- Onze études sur l'enzymologie hépatique vous conduisent à insister sur l'alcool déshydrogénase du foie dans le métabolisme des médicaments et des toxiques.
- L'intérêt d'un test biochimique, prédictif dans les hépatites virales à évolution prolongée, justifie trois parutions scientifiques avec mon collègue et ami du Val de Grâce, Charles Laverdant, membre de l'Académie de Médecine.
- J'insisterai davantage sur les publications concernant les mécanismes biochimiques de l'adaptation pulmonaire expérimentale à l'oxygène pur, sous pression normale. Puis à la protection pharmacologique, par voie orale, d'un produit, le gamma OH, contre les convulsions induites par l'oxygène pur, mais en haute pression cette fois, chez les plongeurs des profondeurs. Car ces expérimentations vous ont conduit à préparer et obtenir le certificat – relativement rare et ardu – de plongeur de la marine nationale. Bravo ! Vous aviez alors trente-cinq ans ! Cette drogue, le gamma OH, sert encore d'adjuvant pour les anesthésies de courte durée et en obstétrique.

Vos travaux se sont imposés au cours de symposiums en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Scandinavie, en Suisse et en Angleterre, dans es Congrès d'anesthésiologie, de pharmacologie, dans les Sociétés de biologie, d'agrosologie, de pharmacocinétique, de Physiologie, et, pour couronner le tout, à l'Académie des Sciences de Paris et au Collège de France. Vous étiez d'ailleurs membre, entre autres, de la Société française de chimie biologique et celle de pharmacologie.

Vous avez également contribué à la recherche et au développement de plusieurs médicaments dont vous êtes le co-auteur des brevets :

- un facteur nutritionnel, la carnitine-lysine, pour les perfusions en postopératoire ;
- un anti-infectieux, postérieur au négrame, le pipram, mieux supporté et plus actif qui soulage et guérit encore nombre de vessies masculines, mais aussi féminines ;
- deux anti-spasmodiques toniques, le phloroglucinol ou spasfon, dont nous avons presque tous eu l'usage, et un dérivé de la fumarate, l'oddibil. Ils nous seront utiles après les festivités de Pâques qui approchent ;
- l'indométacine calcique ou indocid, un anti-inflammatoire bien nécessaire à nos âges ;
- enfin, un anti-fongique destiné au traitement des mycoses unguéales.

Vous avez d'ailleurs prononcé une conférence à l'Institut Européen des Sciences pharmaceutiques et industrielles de Montpellier, en 1979, sur la place de la biopharmacie dans les processus de recherche et de développement d'un médicament. Et à ce sujet, ancien expert national, je puis confirmer qu'il faut toujours plus de dix ans de travail à de nombreuses équipes multidisciplinaires de pharmaciens, chimistes et médecins, et éliminer plus de dix mille produits – mille

par an à peu près – depuis leurs synthèses jusqu’à l’expérimentation clinique, avant de proposer un médicament nouveau, actif et peu nocif, pouvant obtenir l’autorisation de mise sur le marché.

Enfin je rappellerai que vous avez publié en 2004, dans les Carnets de la Sabretache de la Société d’étude d’histoire militaire, à la demande du professeur Paul Navarranne, une épopée des pharmaciens chimistes de la Marine. Vous nous avez également tenu en haleine, dans le salon rouge de l’Académie en 2006, en évoquant “Une revue des apothicaires de la Marine, un périple de cinq siècles avec escale à Montpellier”.

Vous êtes aussi président en activité de la section Languedoc-Roussillon de l’Association amicale de Santé navale et d’Outre-Mer. Elle fut créée par votre prédécesseur au siège que vous allez occuper, mon propre parrain dans notre vénérable institution, le professeur Paul Navarranne. Et je n’omettrai pas, en ce moment précis, comme aimait le faire Paul Navarranne, et pour respecter sa mémoire, de rappeler l’action humanitaire et sanitaire des six mille médecins et quatre cents pharmaciens coloniaux, issus de Santé navale et aussi de Lyon, nos Anciens, nos camarades et votre serviteur. Premiers médecins du monde et premiers médecins sans frontière, ils ont eu la responsabilité de la Santé publique de l’ensemble de l’Outremer français pendant plus d’un siècle jusqu’à la décolonisation. De plus, en pénétrant au cœur du continent africain, ils ont contré les crimes des marchands noirs et arabes musulmans qui rassemblaient et commerçaient les esclaves, double action humanitaire, souvent méconnue ou dénigrée, mais jamais égalée. Et, titre imprescriptible de gloire, la France a laissé à ‘ex-empire colonial 41 grands hôpitaux, 593 hôpitaux secondaires, 350 léproseries et hypnoseries (pour la maladie du sommeil), 5000 dispensaires, 3000 maternités, plusieurs Facultés de Médecine (Pondichéry, Tananarive, Hanoi, Saigon, Dakar, Alger), plusieurs centres de recherche et 16 Instituts Pasteur. Les épidémies étaient jugulées, la famine et l’esclavage disparus, les enseignants dispensaient l’instruction et les ethnies ne s’entretuaient plus. Il faut que chacun s’en souvienne. “Qui a fait mieux et où ?” déclara en public le doyen Maurice Payet à Dakar.

Vous venez, Monsieur, d’évoquer, à la fois brillamment, chaleureusement et avec beaucoup d’émotion et aussi de poésie, la très belle carrière et la forte et attachante personnalité du professeur Paul Navarranne. Permettez-moi de présenter es très respectueux hommages à son épouse Madame le docteur Louise Navarranne et à votre épouse, Madame le docteur Jeanne Reynier. Nous savons combien le rôle de nos femmes est vital pour notre épanouissement, nous restons toujours de grands enfants ! Je salue aussi le frère de Paul Navarranne, mon collègue et ancien, le professeur de neuropsychiatrie à l’Hôpital Sainte Anne de Toulon, Pierre Navarranne, de l’Académie du Var. Et c’est avec une grande joie, maintenant, Monsieur, que l’Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, va vous accueillir officiellement. Elle bénéficiera pleinement de votre vice et large intelligence, de votre expérience éminente, de votre puissance de travail exceptionnelle et de votre grande générosité de cœur. Et que Dieu te garde, avec les tiens, Michel, très cher Ami.

Allocution de clôture

de la Présidente Huguette COURTÈS

Le docteur Savelli vient de nous présenter les trois vies de Michel Reynier que nous accueillons aujourd'hui. Il est pharmacien, fils, petit-fils et époux de pharmaciens et sa carrière a commencé au Centre de recherche du service de santé des armées vers lequel l'ont conduit presque naturellement ses études secondaires au Lycée de Bordeaux.

Le métier de pharmacien-chimiste des armées est un métier aux multiples facettes. Un décret du 14 juin 2004 supprime d'ailleurs le terme chimiste dans l'appellation des pharmaciens militaires, terme qui était en usage dans la marine nationale depuis 1919. Il concernait un corps d'officiers de carrière allant de lieutenant à colonel.

Il faut savoir que le premier nom des pharmaciens avait été celui d'apothicaire et ce nom est encore en usage actuellement en Allemagne où la pharmacie est l'Apotheke.

L'apothicaire préparait et vendait les drogues et les médicaments pour malades. Ses précurseurs étaient les épiciers et les herboristes.

Mais ils ont été d'abord victimes d'une certaine défiance. Déjà, dans les 13 canons de la discipline, adoptée vers 350, sous le pontificat de Jules I^{er}, au Concile de Carthage, il fut proscrit d'exercer les deux professions que sont les ordres et la pharmacie :

“Qu'il ne soit pas permis aux mêmes d'être clercs et apothicaires”

Au VI^e siècle, le pape Pélage II ajoutait :

“afin que les apothicaires ne puissent être ordonnés”.

Une rupture se fait entre l'Eglise et la pharmacie, confirmée en 1215 à l'issue du Concile de Latran IV.

Au Moyen Age, l'Hôtel-Dieu se fournit en drogue auprès des épiciers du voisinage et jusqu'à la fin du XV^e siècle, il ne s'y trouvait pas d'apothicaires alors qu'on y abritait des malades depuis six siècles.

En 1484, Charles VIII réorganise la corporation des épiciers-apothicaires. Tout apothicaire peut continuer à être épicier mais les épiciers ne peuvent exercer la pharmacie que s'ils ont servi quatre ans comme apprentis, passé un examen et réalisé ce qu'on appelle alors un chef-d'œuvre. Le pouvoir royal se méfie des risques que comporte la science des poisons dont la pharmacie est gardienne.

Au Moyen-Age, seuls les apothicaires vendaient du sucre et ils appartenaient à la corporation des épiciers qui étaient assez riches. Ils étaient d'abord peu nombreux. En 1446, ce sont seulement trois apothicaires qui sont nommés à Lyon où, associés à dix épiciers, ils forment un métier.

Au XVI^e siècle, la vente du tabac (sous forme de poudre) leur est réservée et c'est seulement à la fin du XVIII^e siècle que l'apothicaire devient pharmacien quand le roi décrète le monopole de la vente de certaines substances par les pharmaciens.

Mais à présent, le pharmacien est un véritable savant. Il reçoit une formation pluridisciplinaire en science et a une polyvalence pratique : physique, chimie, biologie... même s'il y a une différence entre le pharmacien biologiste et le pharmacien hospitalier. Le pharmacologue réunit des connaissances en biochimie, biologie, biostatistiques, physiologie. Rappelons que Michel Reynier fut d'abord licencié en sciences, biochimie, chimie et physiologie générale.

On retiendra particulièrement son étroite collaboration avec le professeur Henri Laborit qui fut certes, comme l'a évoqué Monsieur Savelli, médecin, biologiste et pharmacologue, chirurgien au Val de Grâce et créateur du laboratoire d'eutonologie à l'Hôpital Boucicaud. Il était père de cinq enfants et je me souviens qu'une de mes anciennes amies qui avait été plusieurs années jeune fille pair chez les Laborit l'admirait beaucoup et faisait l'éloge de sa grande humanité.

Vous avez, Monsieur, travaillé auprès de lui pendant cinq ans et vous avez gardé ensuite des liens étroits avec ce savant éminent. Le docteur Savelli a rappelé qu'il avait fait appel à vous pour superviser son laboratoire à l'hôpital Boucicaud et que vous avez fidèlement assumé cette charge jusqu'à son décès en 1995.

Vous avez évoqué le médecin-colonel Paul Navarranne auquel vous allez succéder et qui a eu une place importante dans notre Académie où il est entré en 1973. Nous avons eu le plaisir d'écouter récemment ses deux dernières conférences, l'une sur la mort, l'autre sur le rugby, école de vie, toutes deux remarquablement riches et originales.

Nous allons avoir à présent la chance de compter un nouveau pharmacien dans notre Académie qui, après en avoir accueilli un grand nombre, parmi lesquels le Doyen Giroux, père de Madame Reynier et prédécesseur de notre ami Paul Maistre, en était un peu privée, ces dernières années. Je ne suis pas sûre que vous ne soyez pas actuellement le seul.

Vous nous aviez présenté en 2006 une très riche communication sur les pharmaciens-chimistes de la marine. Vous allez nous apporter désormais votre expérience et votre grand savoir dont Monsieur Savelli vient de nous dévoiler la complexité et l'étendue.

J'invite maintenant solennellement Monsieur Michel Reynier à prendre place parmi nous où il occupera le deuxième fauteuil de la section de Médecine.